
LE MANTEAU D'ÉTOILES



ЗВЕЗДАНИ ПЛАШТ ZVEZDANI PLAŠT

MILORAD PAVIĆ

EXTRAITS

© Traduit du serbe par Maria Béjanovska



PRÉFACE

Un matin, je fus réveillée avec le sentiment d'être devenue la petite-fille de mon âme. Le signe sous lequel je suis née n'était plus le même. De plus, je me suis réveillée dans un lit inconnu et dans une langue étrangère, ressemblant au russe. C'est dans cette langue que j'écris ces mots. Sinon, je vis à Paris, dans le 18^{ème} arrondissement, je me rase le crâne et j'utilise le parfum « Black Bvlgari » unisexe. Ma langue maternelle est le français, je suis née sous le signe du Cancer. Je me suis endormie dans un hôtel parisien avec mon amant et je rêvais de l'eau au-dessus de moi. Je me suis réveillée dans le 15^{ème} siècle ne sachant plus aucun mot de français. Maintenant je parle une langue bizarre dont se servent les pêcheurs sur un énorme fleuve. Mon nom est Filipa Avranzovic, j'ai quinze ans et je me prépare à tuer quelqu'un. Mon signe zodiacal n'est plus le Cancer mais le Scorpion, mon amant n'est plus celui de Paris dont le signe était le Lion, maintenant je suis tombée éperdument amoureuse d'un jeune homme dont le signe est le Verseau. Sur son phallus il porte une énorme bague chevalière, et c'est avec lui que j'ai perdu pour la deuxième fois ma virginité...

Je ne dois pas m'endormir, j'ai tellement peur de me réveiller ailleurs le lendemain... J'écris pour laisser au moins quelque chose de ma vie précédente, car je ne me souviens plus de mon nom français. Je sais seulement qu'il était mon premier et véritable nom. Il est possible que quelqu'un d'autre à Paris continue ma vie de là-bas et porte mon nom sous le signe du Cancer, pendant que je vivote ici.

*

Cependant on s'endort toujours. Malgré ma peur je devais me rendormir. Et pas qu'une fois. Maintenant je sais où j'en suis. Je suis enfermée au fond de mes rêves qui sont emboîtés l'un dans l'autre comme des poupées russes. Et je commence à émerger. Des petits rêves vers les grands. Avec peine je me fraye un chemin de la poupée rouge vers la poupée bleue, de la bleue vers la jaune... Je me transforme de petite-fille en arrière-petite-fille de mon âme.

Mon deuxième réveil m'a jetée à la fin du 20^{ème} siècle, au milieu d'une guerre. Ma première pensée fut de me demander si je n'allais pas perdre ma virginité à chaque nouveau réveil. Mais ce n'était pas ainsi. Cette fois-ci je me suis réveillée en tant qu'homme né sous le signe du Capricorne. J'étais amoureuse, ou plutôt amoureux, d'une femme au regard vert prénommée Dalona. Je voyageais quelque part en compagnie d'un tas de musiciens Tsiganes. Dalona était du signe du Bélier. Ses yeux étaient comme deux petites poches de bile. Je l'ai déflorée en utilisant l'expérience de mon amant de la « poupée » précédente.

Au troisième réveil je suis redevenu femme, transportée de nouveau au 20^{ème} siècle. Je portais des gants dont l'un incrusté d'une montre. Je répondais au nom de Théodora. Et je me demandais si c'était mon âme qui me portait à travers les six ténèbres ou si c'était moi qui la portais. Née sous le signe du Poisson, je correspondais avec mon ancien professeur, mais ce n'était pas un amour épistolaire. J'avais un ennemi au 18^{ème} siècle né sous le signe du Sagittaire.

Mon quatrième réveil m'a placée dans une autre langue, la grecque, mais je connaissais un peu l'ivrit depuis mon enfance. J'étais née sous le signe de la Vierge, mon nom était Arhondula Nehama, je savais jouer au piano, mais je n'aimais pas cela. J'étais de

nouveau virgo intacta et j'ai fait l'amour pour la première fois sur un bateau avec un homme né sous le signe des Gémeaux.

Mon dernier réveil (pour l'instant) m'a fait naître sous le signe de la Balance, un amour sans retour et d'innombrables divinations jamais réalisées. Mon amant (né sous le signe du Taureau) ne connaissait même pas mon nom. Quand j'étais enfant on m'apprenait à baiser le pain s'il était tombé par terre. Je m'appelais Dionisia et j'ai failli mourir sous une bombe...

*

Je ne sais plus qui je suis et si après ce dernier réveil il y en aura d'autres. Dans combien de poupées russes, et dans combien de langues je suis enfermée. Sous combien de signes je suis née. Y a-t-il d'autres signes du zodiaque à part ceux que nous connaissons ? Je ne sais pas, mais de tous mes réveils j'ai appris quelque chose. Peu importe la diversité des mondes qui existe, une seule chose est éternelle. C'est la joie...

Ceci est un guide astrologique pour les non-initiés, comme je l'étais avant mon premier « réveil ». Une sorte de guide à travers mes vies. Mon autobiographie chorale.

LA VIERGE

- Tu dois découvrir ton passé à temps, car son délai de durée de conservation est aussi limitée, se dit un soir la pianiste non prédestinée Arhondula Nehama. C'est alors seulement qu'elle se renseigne et, par les histoires familiales sur l'origine de son héritage, apprend ce qui suit.

Son grand-père Nehama, un banquier du temps du Royaume de Yougoslavie, vivait dans la rue Gospodar Jevrem. Le balcon de cet appartement donnait sur un petit bâtiment du début du 19^{ème} siècle qui abritait l'université, puis, en ce siècle, un musée, consacré au fondateur de cette université, écrivain et membre de la loge maçonnique. Dès les premiers jours de l'occupation allemande de Belgrade en 1941, Nehama a quitté cet appartement avec sa famille et s'est installé en Albanie qui était, à ce moment-là, sous l'occupation italienne. Il sauva ainsi sa tête car le pouvoir italien ne poursuivait pas les Juifs de façon aussi brutale que l'allemand. Une fois la guerre finie, Nehama est retourné à Belgrade et s'est rendu à son ancien appartement dans la rue de Gospodar Jevrem, occupé par de nouveaux locataires. Il s'est présenté en leur disant qu'il y avait habité avant la guerre et y avait laissé quelque chose qui lui appartenait. Il les a priés de le laisser un moment tout seul dans la plus grande pièce et, quelques instants plus tard, il en est sorti, a remercié les gens pour leur amabilité et il est parti pour toujours. Avant sa fuite en Albanie, il avait caché dans un coin de cette pièce, sous le parquet, une partie des bijoux de la famille, emportant l'autre moitié avec lui. Il est donc revenu pour reprendre ses bijoux,

les a trouvés sous le parquet et les a emportés avec un immense sentiment de soulagement.

Il les a destinés à sa petite-fille, s'il en avait une un jour, et à part cela, il a noté dans son testament qu'il lui laissait sa maison qu'elle devrait, en revanche, bien garder. Mais curieusement, après la mort du vieux Nehama, il n'y avait aucune trace de la maison qu'il avait laissée en héritage à Arhondula. Ce fut une énigme pour toute la famille.

Nehama était marié avec une Grecque de Salonique mais après la guerre ils vécurent à Chypre. Sa fille s'était mariée avec un pianiste, un Grec, et sa petite-fille Arhondula suivit les traces de son père souhaitant devenir aussi pianiste. Comme nom d'artiste elle avait pris celui de son grand-père qu'elle n'avait jamais connu, bien qu'elle eût hérité de lui les bijoux et cette fameuse maison dont elle ne trouvait toujours aucune trace. Cependant elle porta le nom de son grand-père plus longtemps que la musique qu'elle abandonna assez rapidement. On pouvait lire sur ses sourcils ce qu'elle était en train de jouer, mais la musique n'était vraiment pas la véritable profession d'Arhondula.

Elle n'était jamais allée à Belgrade, elle avait suivi ses études à Athènes, et avait toujours vécu à Chypre. De Mozart elle ne gardait que le contact de ses doigts avec l'ivoire des touches du clavier. Et aussi une petite histoire que les étudiants du Conservatoire racontaient sur l'échelle de la peur de l'amour.

On racontait que devant une maison d'Estrémadure il existait un double escalier de la peur, quelque chose comme deux échelles en pierre. Si un homme ou une femme portant la peur de l'amour dans son cœur prenait cet escalier, sa peur grandirait jusqu'à la huitième marche, c'est à dire jusqu'au palier qui mène vers l'entrée de la maison. Si vous ne voulez pas entrer dans la maison avec la peur grandissante de l'amour dans le cœur, il faut continuer de l'autre côté et descendre l'autre escalier pour diminuer progressivement votre

peur et, une fois en bas, la faire disparaître. On lui a dit aussi que ces escaliers sont en réalité une imitation de l'échelle musicale et que celui qui éprouve la peur de l'amour peut chanter en pensée : do re mi fa sol la si do, lorsque sa peur arrivera à son point culminant, puis, dès qu'il commencera à chanter cette échelle vers le bas, du son le plus haut vers le plus bas, la peur diminuera pour disparaître à la fin...

Après avoir décidé d'abandonner les études musicales, Arhondula se mit au piano et joua deux octaves vers le haut, mais seulement à la troisième sa peur, provoquée par sa décision, atteignit son paroxysme. Alors elle joua l'échelle vers le bas : do si la sol fa mi re do et referma définitivement le couvercle de son piano. Elle avait vaincu sa peur de la musique pour toujours.

Sa carrière artistique terminée, Arhondula s'est tournée vers des choses plus pratiques et plus sûres qu'on pouvait réaliser sans prendre trop de risque. Elle trouva du travail et pendant son temps libre elle réfléchissait sur l'héritage de son grand-père.

- Il se peut que grand-père ait destiné les bijoux à l'achat d'une maison, conclut-elle et se mit petit à petit à chercher une maison propice. Son intérêt pour l'immobilier lui a apporté une nouvelle amitié. Une certaine Agathe qui était aussi peu une architecte prédestinée que Arhondula une pianiste, un point commun trouvé entre elles. Agathe était prête et tout à fait compétente pour lui dénicher une maison.

- Cherche une maison pour celui qui vivra avec toi, lui dit son amie.

Arhondula n'avait pas beaucoup de chance en amour. Après deux ou trois aventures galantes, elle était toujours vierge. Dans les moments où le désir la submergeait, elle plaçait de petits miroirs sous sa robe afin d'attirer celui qui lui était destiné, mais rien ne se passait. Alors le soir au lieu de construire et d'aménager les maisons dans ses pensées, elle songeait à un homme dont elle porterait le nom, devant lequel elle pourrait se

laver le visage chaque matin. Mais elle plaisait plutôt aux personnes âgées.

– De toutes façons je peux vivre dans ma maison sans l'aide d'autrui, se disait-elle après réflexion, je peux vivre toute seule cette demi-heure par jour devant le miroir.

Arhondula estimait qu'il est plus important de peser la quantité de la haine que celle de l'amour qui l'entoure. Et elle savait bien peser la quantité de la haine. Après de tels calculs Arhondula dormait paisiblement avec le même sourire pendant trois nuits.

Les deux amies commencèrent rapidement à voyager ensemble à la recherche de la maison. Agathe se montra une agréable compagne de voyage. Elles visitaient les îles de la Méditerranée et regardaient les maisons à vendre. Il fallait organiser ces voyages et Agathe le faisait parfaitement. En fait, Agathe aimait toujours sa vocation non réalisée, tout comme les personnes qui n'ont pas d'oreille aiment chanter. Elle imaginait des bâtisses extraordinaires, des maisons en verre, des salons dont les sols sont couverts non pas par des tapis mais par des triples parfums, des palais sous l'eau, etc. Elle avait l'œil pour des boiseries élégantes et la pierre polie. Elle adorait l'architecture de Gaudi et, encore plus, ses intérieurs. Elle essaya d'acheter à Barcelone quelque chose de Gaudi pour Arhondula mais cela ne fut pas possible. Son séjour en Espagne est attesté par les lettres sur Gaudi qu'elle avait envoyées par courrier électronique à Arhondula. Cette dernière les a mises sur Internet et on peut maintenant les trouver à l'adresse :

<http://www.khazars.com/ongaudi/>

sous le titre « Etables de Gaudi » et « Les chambres à coucher de Gaudi ».

– Qu'elles soient lues par ceux qui aiment cela, a dit Arhondula à Agathe, en ce qui me concerne je me satisfais d'un toit et d'une clé dans la serrure. Tout le reste est inutile.

Dans ces moments il se passait quelque chose de bizarre avec Agathe. Arhondula avait remarqué qu'Agathe avait, par moment, des difficultés de prononciation. On ne peut pas dire qu'elle bégayait. Agathe prononçait certaines syllabes en les traînant, mais ce n'était pas conscient. Comme un chant dans une église grecque. Parfois cela ressemblait à la diction des acteurs dans le Nô théâtre japonais. Une fois, Arhondula demanda à son amie de lui expliquer ce qu'elle faisait avec sa langue quand elle parlait mais cette dernière ne sut pas lui répondre. Elle considérait qu'elle parlait comme tout le monde et Arhondula conclut qu'Agathe n'était pas consciente de son défaut.

Il faut dire que ce bégaiement ou parfois cette lenteur dans son élocution étaient surtout accentués en société.

Plus il y avait de monde autour d'elles, plus Agathe montrait sa façon particulière de parler. Comme si elle avait pour chacun un mot ou une phrase à bégayer. La plupart d'entre eux ne faisaient pas attention mais, parfois, l'un d'eux interrompait la conversation, jetait un regard bizarre vers Agathe et se plongeait dans ses pensées ou s'enfuyait.

*

Les affaires concernant la maison avançaient lentement mais dans le bon sens. Parfois Agathe s'égarait. Par exemple, elle avait entendu parler d'un architecte qui s'était engagé à construire des maisons neuves pour les paysans d'un village détruit par un tremblement de terre. Quelque part dans la partie nord des Balkans. L'architecte savait que dans ce village chaque famille distillait son propre raki. D'après le goût de ce raki qui était différent d'une propriété à l'autre, on pouvait deviner tout le reste concernant le paysan qui le distille, mais aussi sa famille, sa façon de vivre et ses habitudes. Partant de cette constatation, l'architecte

Kutsina, c'était son nom, projetait des maisons. Pour chaque paysan une maison différente en accord avec le goût, la force et la couleur du raki produit et bu par le paysan...

Bien entendu Arhondula refusa d'avance une proposition aussi tordue.

Une autre fois, Agathe annonça par téléphone à son amie qu'un célèbre architecte mexicain allait arriver en bateau, cet été, sur l'île de Hydra. Agathe se proposait de lui organiser une rencontre avec lui en espérant qu'il pourrait lui proposer la maison qu'elle souhaitait. A ce moment Agathe se trouvait à Larnaka, et Arhondula chez elle à Limassol. Arhondula avait du mal à comprendre le message car la prononciation d'Agathe était particulièrement traînante. Elle dut écouter plusieurs fois le message.

Finalement elles se mirent d'accord pour se retrouver à l'aéroport de Larnaka le 22 mai 1999 afin de s'envoler pour Athènes à 22h45, puis de prendre le bateau « Le dauphin volant » pour Hydra. Mais Arhondula arriva en retard et Agathe s'envola seule pour retrouver l'architecte dans l'espoir que son amie prendrait le vol suivant.

Cela ne s'est pas passé ainsi. L'avion d'Agathe cracha et il n'y eut aucun survivant. Arhondula apprit cette nouvelle en arrivant à l'aéroport et, totalement affolée, elle rentra chez elle. Elle brancha machinalement le répondeur automatique du téléphone et la première chose qu'elle entendit fut la voix de son amie défunte. C'était le même message qu'elle lui avait laissé et qu'elle avait déjà entendu dans lequel elle lui donnait rendez-vous à l'aéroport le 22 mai 1999. Arhondula restait assise et écoutait les paroles sur la bande, en se sentant totalement vidée.

Soudain elle entendait le message d'une autre façon. Il ressemblait un peu à une prière. Si un autre, non initié, l'entendait il ne comprendrait rien. Par contre un initié qui connaissait le code ne suivrait que

les syllabes accentuées des mots qu'il relierait pour découvrir son sens caché. Mais Arhondula ne savait pas écouter de cette façon. C'est pourquoi elle remonta la bande et, en écoutant de nouveau le message, elle nota seulement les syllabes traînantes. Elle obtint ainsi un autre message de la part d'Agathe :

Il existe quelque chose comme « une mort secondaire ». Lorsque tu es tué, ou que tu es mort, c'est seulement 40 jours plus tard que tu comprendras ce qui s'est passé, jusque-là tu ne sais pas que tu es mort. Pendant ces quarante jours tu peux donc tout faire comme si tu n'étais pas mort. Tu as l'impression de vivre comme avant, tu manges, tu bois, tu désires, tu fais l'amour, ou bien tu voyages comme si tu continuais de vivre. Puis, le quarantième jour tu deviens aveugle pour ce monde. Et c'est la fin...

En découvrant ce message, Arhondula se demanda si Agathe n'avait pas inconsciemment émis ces messages autour d'elle. Et elle prit une décision. Elle se rendra à Hydra pour rencontrer le célèbre architecte. Elle ira à cause d'Agathe et non pas à cause de cet enfoiré d'architecte. Car, si le message secret de son amie était exact, Agathe pourrait y paraître ne sachant pas qu'elle est morte. Selon ses propres calculs elle ignorera sa propre mort jusqu'au 30 juin et ainsi elle pourra assister à la rencontre entre Arhondula et l'architecte, qu'elle avait organisée elle-même.

– Pour rien au monde je ne voudrais pas manquer cette rencontre à trois, pensa Arhondula mais, pour parer à toute éventualité, elle consulta son horoscope pour le lendemain. Il y était écrit :

« La Vierge, le sixième signe du zodiaque, correspond au dernier mois de l'été, le Soleil traverse cette constellation entre le 23 août et le 22 septembre. Il est gouverné par la planète Mercure. La Vierge est un signe de la terre, féminin, passif et versatile. Son nombre est le sept. La constellation de la Vierge dont l'étoile principale est Denebola se trouve au nord de

l'équateur sidéral. Si vous êtes né sous ce signe vous serez persévérant dans la vie et vous aurez des pensées versatiles dans la tête. Vous demanderez beaucoup mais vous donnerez peu... Votre vie changera de direction à l'âge de 28 ans et si vous survivez vous arriverez à un âge avancé. Votre plus grand bonheur vous attend en juin mais quelqu'un vous le prendra. Le message de ces étoiles est le suivant : « Lorsque l'âme quitte le bateau de notre corps, elle s'envole vers le ciel tel un oiseau dans l'air. La flute se brise, mais l'art de jouer reste en toi... » Concernant le lendemain, évitez l'eau et les lieux sombres. Bonne occasion pour voyager.

– Voulez-vous me réserver un billet pour le vol Larnaka-Athènes et un billet pour le bateau « Le dauphin volant » Athènes-Hydra, dit Arhondula dans le combiné du téléphone.

LES GÉMEUX

– C'est vous Arhondula Nehama ? me demanda avant même de descendre du bateau « Le dauphin volant » un homme inconnu depuis le quai. Il se tenait dans le port de Hydra avec un petit garçon sur son épaule gauche.

Visiblement il m'attendait. Il savait que je cherchais à rencontrer le célèbre architecte mexicain et il m'aida à trouver un gîte sur l'île. Il s'appelait Dimitris Hermer. Ma visite lui avait été annoncée par téléphone depuis sept jours. Il était à moitié Grec et possédait une boutique de bijoux sur la côte où il vendait aussi des poupées de ma taille, joliment coiffées et maquillées qui, à la place du corps et des membres, portaient des robes de soie, des gants et des bas. Il m'a immédiatement photographiée au milieu de ces poupées et, en un clin d'œil, j'ai appris tout ce qu'il fallait savoir sur quelqu'un que vous êtes appelée à fréquenter.

Il savait compter dans toutes les langues et mesurer les poids et les longueurs. Une fois par an, toujours le 4 juin, il permettait que l'on vole tout ce qu'on veut dans sa boutique. Bien entendu, pour cette occasion, il ne laissait ouverts que les tiroirs en verre qui contenaient des bijoux qu'il était prêt à sacrifier. Les gens volaient et il faisait semblant de ne rien remarquer.

– Il faut bien donner quelque chose aux dieux aussi, disait-il.

Il était adoré sur l'île, aimé par les enfants, les joueurs et les voleurs, il se rendait toujours utile aux voyageurs. Il ne vivait pas de sa boutique. Il vivait du commerce d'escargots des prés dont il racontait des histoires magiques. Il possédait en Albanie une usine pour la transformation des escargots qu'il se procurait à

petit prix en Yougoslavie pour ensuite les exporter congelés, et à prix fort, dans le monde. Il avait l'oreille fine pour la chanson et la danse, des qualités diplomatiques et il excellait comme intermédiaire dans l'immobilier. Il vivait sur Hydra, car il l'aimait, et moi aussi je commençais à m'habituer à cette île interdite aux automobiles, vallonnée, remplie de chats laids et d'escaliers d'âne construits pour quatre et non pour deux jambes.

A Hydra les plantes ont une odeur enivrante, à travers les effluves de parfums froids et brûlants volent des sauterelles grosses comme un moineau et frappent les cloches désaccordées de l'église. On sent dans le vent du Péloponnèse le sel de la mer Egée et le cou frémit, comme seul un cou de femme peut frémir, le désir monte en vous, alors que tout autour les coqs hermaphrodites caquettent comme s'ils avaient pondu un œuf. En bas, dans le port, les muletiers – l'unique moyen de transport sur l'île – sortent sans cesse leur téléphone mobile des besaces de leurs mules et font des affaires. Le taxi existe seulement sous forme de canots qui font le tour de l'île ou, tout en naviguant, transfèrent les passagers d'un pont sur l'autre...

Dimitris m'a tout de suite promis de m'organiser une rencontre avec l'architecte mexicain, pendant la croisière que préparent des amis à lui. Un couple mexicain, propriétaire de l'énorme yacht qui était déjà encré dans le port, et l'architecte se préparaient pour une croisière dans les Cyclades. Le voyage devait durer une dizaine de jours et Dimitris s'adonnait entièrement à sa préparation. A part lui et moi, était invité un médecin qui n'était pas encore arrivé.

Ce médecin, le seul qui manquait encore, était un ami de longue date de Dimitris. Il vivait à Belgrade où il travaillait dans un hôpital mais chaque fois qu'il était libre il venait à Hydra pour naviguer sur la Mer Egée avec Dimitris et ses amis. Tout le monde le connaissait sur l'île mais maintenant on parlait de lui en chuchotant et avec terreur à cause de la guerre aérienne en Yougoslavie. L'OTAN bombardait Belgrade et la Serbie et Di-

mitris, dès que possible, téléphonait à son ami, inquiet pour sa vie. C'est lui qui m'a raconté les détails sur le docteur. Dès le début des bombardements, il lui avait proposé de venir s'abriter chez lui sur Hydra, mais le médecin ne pouvait pas quitter son travail à l'hôpital au milieu de la guerre. Puis un missile de croisière, lancé par les forces de l'OTAN, a touché le bâtiment voisin de l'hôpital où il travaillait, faisant aussi des dégâts dans une partie de l'hôpital. Le médecin fut extirpé de sous les ruines et il est rentré chez lui assommé. La même nuit dans le journal télévisé qui relatait ce dernier bombardement de Belgrade, il a vu sur CNN l'enregistrement fait par une caméra fixée sur un missile de croisière qui cherche son objectif. L'objectif apparaissait nettement dans le viseur : c'était un balcon à l'étage supérieur d'un bâtiment. Le missile devait s'introduire par la porte-fenêtre, juste au moment où devant la TV devenue caméra du missile apparaîtrait le véritable balcon à Belgrade, les deux images ne faisant plus qu'une dans le point de mire. Terrifié, le médecin reconnut le balcon et vit l'impact du missile dont l'image disparut dès qu'il eût touché son objectif détruisant aussi une partie de l'hôpital. Comme s'il avait assisté à l'enregistrement de sa propre fusillade. C'était le 28 mai 1999, pendant la nuit...

Bien qu'in vraisemblable, ce médecin devait nous accompagner pendant la croisière autour des Cyclades en juin. Etant donné que la guerre était finie en Yougoslavie et que l'OTAN avait cessé les bombardements de Belgrade, le médecin pouvait sortir de son pays. Dimitris lui a organisé le voyage en minibus jusqu'à Budapest, où il devait prendre un avion pour Athènes. Ce matin-là il m'a invitée à boire un café avec lui chez « le Pirate » dans le port, puis nous sommes allés accueillir son hôte. Il est arrivé en « Catamaran », un petit canot rapide appelé « la sauterelle », glissant sur un coussin d'air. Le médecin se montra sur le pont avec une pipe entre ses dents d'un blanc étincelant. Il riait à travers sa moustache de couleur du tabac « Les trois

nonnes ». Dimitris disait en plaisantant que le médecin mangerait un jour cette moustache s'il manquait de tabac. Ils s'embrassèrent trois fois puis il me le présenta. Le médecin enleva la pipe de sa bouche et il m'embrassa paternellement sur la frange, laissant passer un peu de sa fumée dans mes cheveux ce qui provoqua un frémissement dans mon cou. De façon féminine. L'odeur de sa pipe avait comme une doublure épaisse, sucrée.

– Je pense que la croisière peut commencer ! s'écria joyeusement le médecin et cela se réalisa déjà le lendemain. Le yacht battant pavillon hollandais, possédait dix magnifiques cabines et deux membres d'équipage. Il embarqua les invités mais ne prit pas la mer tout de suite. Un dîner mexicain nous fut servi dans la salle à manger du bateau – des haricots jaunes très pimentés, des tortillas aux avocats et la viande hachée, des boulettes d'herbe et de la tequila.

– Je pourrais me nourrir qu'avec des odeurs ! dis-je au médecin. Il y en a des grasses et des pas grasses.

Il éclata de rire et répliqua :

– Oui, ici vous pouvez prendre pour le petit déjeuner des odeurs, par exemple, un œuf à la coque à l'odeur d'algue, c'est une odeur que les poissons peuvent entendre. Ou bien un petit pain arrosé d'une cuillère de parfum « belladonna » que les chattes savent non seulement détecter, mais aussi voir...

Hormis Dimitris il y avait sur le bateau : les propriétaires du yacht, le médecin, moi et le très bel architecte, qui semblait bien plus jeune que sa gloire et qui, d'une façon magique, chaque matin vêtu d'une nouvelle chemise, semblait être quelqu'un d'autre.

– Un costume appartenant à autrui mais porté par lui semble deux fois plus cher que sur son propriétaire, dit Dimitris faisant allusion à l'architecte qui était arrivé sur le bateau vêtu d'un tee-shirt épais et avec un escargot d'argent en guise de boucle d'oreille. Il avait imaginé tous les détails de la croisière et des évène-

ments sur le yacht. C'est lui, et non pas ses propriétaires, qui dirigeait la navigation.

– Il est notre psychopompe, dit en riant le médecin qui, pendant le premier dîner, fut placé à côté de moi. Il prit subitement ma main, versa du sel sur ma paume, la lécha et but d'un seul trait un verre de tequila.

A cet instant je remarquai que tous les autres léchaient également le sel sur leur paume (les leurs et non pas celles des autres) et buvaient de la tequila. Le médecin en versa alors dans mon verre, mit du sel sur sa paume et me la tendit pour que je la lèche. Confuse, je refusai de le faire. Alors il lécha sa paume et passa avec sa langue salée sur le rebord de mon verre.

– C'est également possible ainsi, ajouta-t-il, mais il y a aussi une troisième façon de le faire. Ce sera pour plus tard... Mais que faites-vous sur ce bateau ?

– J'attends le quarantième jour, répondis-je.

– Pourquoi faire ?

– J'ai un rendez-vous ici avec quelqu'un.

– Avec un jeune homme ?

– Non, avec une amie. Nous devons venir ici ensemble mais son avion s'est crashé et elle est morte. Il y a un mois à peu près.

– Et vous l'attendez quand même ? Vous ne trouvez pas cela un peu bizarre ?

– Ça l'est, mais elle croyait qu'un homme n'est pas conscient de sa mort pendant quarante jours tout comme il n'est pas conscient qu'il est vivant quarante jours après sa naissance. Alors je pense qu'elle pourrait encore paraître... Persuadée que tout est comme avant...

A cet instant Dimitris tinta sur son verre avec une fourchette et se leva pour nous informer sur l'itinéraire de notre voyage et sur les activités qui nous attendaient pendant les prochains jours. Entre autre, le plus important et le plus attrayant était le jeu de cartes que Dimitris préparait et recommandait avec une attention particulière.

Chaque soir, nous étions tous, à part l'équipage, obligés de jouer au poker. Mais ce poker était d'une sorte particulière. Les mises, les gains et les pertes étaient limités à une somme négligeable, mais il y avait une règle de jeu supplémentaire. L'élimination du jeu. Celui à qui cela arrivait devait le lendemain matin débarquer dans le premier port et retourner à Hydra, où il attendrait le retour des autres à la fin de la croisière. Cette règle était la seule condition pour participer à la croisière et elle était valable aussi pour le couple mexicain, c'est à dire pour les propriétaires du yacht.

– Si vous acceptez cette condition, je vous invite à lever nos verres de tequila, conclut Dimitris.

Je bus donc mon verre de tequila en sentant sur son rebord le sel laissé par la langue du docteur. Le yacht frémit et se dirigea silencieusement vers l'île de Kithnos.

– Mon amie Agathe n'est pas apparue, chuchotai-je au docteur, mais si son message est exact, cela pourrait se produire d'ici le quarantième jour après le crash de l'avion. Cela tombe le 30 juin... Nous verrons...

Au moment de quitter la table, Dimitris me présenta l'architecte mexicain. Celui-ci inclina la tête regardant à travers moi dans l'obscurité au-dessus de l'eau et dit :

– Tous ceux qui dorment, y compris les végétaux et les animaux, se trouvent dans un même monde commun. Dans une même maison commune. Dès qu'ils se réveillent, chacun se retrouve dans son propre cloisonné. Dans une étable à part...

Il était ivre mort.

Quand il parut au dîner suivant, il portait une autre tenue et ressemblait à un étranger sur le bateau. Même son odeur était différente.

On annonça le début du poker. Mais Dimitris ne prenait pas part au jeu. On nous distribua les cartes, chacun misa ce qu'il voulait, mais il n'y eut pas une

nouvelle distribution de cartes. Au lieu de cela on nous invita à passer dans la salle à manger où la table était déjà mise pour le dîner. Une soupe de poisson nous attendait dans les assiettes creuses. Selon la recommandation de Dimitris nous avons emporté avec nous nos cartes en les cachant aux yeux des autres. J'avais deux piques, un huit de cœur, un deux et une dame. Je me débarrassai du deux. Je pouvais espérer une tierce à piques, avec un peu de chance lors de la distribution suivante. Mais il ne semblait pas que pendant le dîner on distribuerait de nouvelles cartes à ceux qui le souhaiteraient. Nous nous installâmes, prenant la place que l'on voulait, et commençâmes à manger la soupe. Soudain l'architecte dit :

– Je double ma mise !

Alors je compris moi aussi de quoi il s'agissait. Au fond de l'assiette il y avait l'image d'une carte. Toujours différente. Le jeu de cartes dans nos mains était complété par les cartes dessinées sur les assiettes. L'assiette avait la valeur d'une carte supplémentaire. Qui voulait continuait, qui ne voulait pas abandonner. Le jeu se termina ainsi. Je découvris au fond de mon assiette un sept de cœur et je déposai mes cartes sur la table comme tous les autres. Un sept de cœur à côté d'un huit signifiait un baiser.

– C'est toujours ça, me dis-je.

L'architecte avait trouvé dans son assiette un as de carreau et, avec les deux as qu'il avait déjà, il possédait maintenant un brelan d'as et il ramassa notre argent.

Dimitris surveillait attentivement les cartes et les assiettes et tout se passait très bien, sans tricherie. Ce fut ainsi pendant toutes les soirées suivantes. Mais le 25 juin, lorsque le yacht jeta l'ancre près de Paros pour la première fois l'un de nous abandonna le jeu. La règle voulait que celui qui ne trouverait pas au fond de son assiette une carte mais un autre dessin devrait quitter le

jeu. Et le lendemain matin il devait donc quitter le bateau.

Ce soir-là j'étais assise à côté du docteur. Nous tenions nos jeux de cartes dans la main gauche pendant qu'avec la droite nous mangions notre soupe, lorsque le docteur se mit à plonger sa cuillère plus rapidement pour découvrir à la fin un ciel étoilé au fond de son assiette. En son milieu il était écrit :

« Les Gémeaux » est le troisième signe du Zodiaque, qui correspond à la dernière lune de printemps, le Soleil traverse ce signe entre le 21 mai et le 21 juin. Il est dominé par Mercure. « Les Gémeaux » est un signe aérien, masculin et variable. Sa constellation se trouve dans le ciel nord.

Autour de ce texte il y avait une autre inscription :

« Celui qui est né sous ce signe sera beau, rapide, envié, il portera son signe sur la tête et sur ses ongles. En avril il aura des désagréments, en mai il ne doit manger ni lapin, ni poireaux ni tête de coq. Le message de ce signe est : 'Les rejets sont flétris, mais la bonne vigne ne fane pas' ».

« Les Gémeaux » était le signe zodiacal du docteur.

La chose fut immédiatement annoncée, nous terminâmes le poker et le dîner rapidement et Dimitris mit la plus belle musique qu'il avait emportée sur le bateau. Cesaria Evora et Maria Pradera. Nous dansions sous la lune. Moi avec le propriétaire du yacht, le docteur avec la femme de ce dernier, une dame d'âge moyen à la poitrine abondante derrière laquelle il disparaissait complètement. Puis l'architecte invita à danser la propriétaire du bateau alors que Dimitris s'approcha de moi. On entendit le docteur depuis la salle à manger qui jouait du piano accompagnant doucement la musique de la danse, puis il se mit à faire des gammes. A la deuxième octave il s'arrêta brièvement et se mit à descendre

les tons et je me souvins de l'échelle de la peur de l'amour. Je tressaillis.

Dimitris me dit :

– Vous allez prendre froid, allez à l'intérieur.

– Vous ne m'avez pas expliqué la dernière fois quelle était la troisième façon de saler une tequila ! dis-je en entrant dans la salle à manger.

Le docteur rit, s'approcha de la table, lécha la salière et m'entoura de ses bras. L'odeur enivrante nocturne des acanthes de la côte glissa sur l'eau jusqu'à nous. Je dansais dans le baiser salé du docteur jusqu'à ce que nous nous retrouvions l'un dans l'autre dans sa cabine. C'était étrange de perdre la virginité avec la voix de Maria Pradera dans l'oreille.

Le lendemain matin, Dimitris débarqua le docteur avec beaucoup de précaution comme s'il s'agissait d'un aveugle. Au lieu de débarquer avec lui sur Paros, ce que je désirais ardemment, j'entrai dans ma cabine et regardai le calendrier. C'était le 26 juin 1999. Pour le docteur c'était le 40^{ème} jour depuis la chute de cette bombe à Belgrade. Et je me souvins de nouveau d'Agathe. Si ce n'était pas elle, c'est son message qui était présent sur le bateau. D'une façon terrifiante.

Lors d'un des soirs suivants, le 30 juin, je ne fus presque pas étonnée de voir au fond de mon assiette, à la place d'une carte, la constellation de mon signe du zodiaque – « La Vierge », ce que je n'étais plus. Je devais donc débarquer le lendemain matin. J'étais éliminée. Nous approchions l'île d'Andros.

– N'avais-je pas pris l'avion Larnaka-Athènes avec Agathe qui s'est écrasé il y a 40 jours ? Est-il possible que je sois morte depuis 40 jours sans m'en apercevoir ? N'est-il pas possible de vérifier une telle chose ? Est-ce que je deviens aveugle comme le docteur ?

Le soir, dans ma cabine, je pris la *Bible*, je recouvris avec ma paume l'œil gauche et lus avec mon

œil droit, le 38^{ème} psaume, verset dix, choisi par hasard. Puis je recouvris l'œil droit et lus avec l'œil gauche un passage du « Premier livre sur les rois » (6,38). Lorsque j'écartai la main de mon œil, je compris que l'avenir du corps humain n'est que le passé de son âme. J'étais totalement aveugle. Aveugle pour ce monde.

A cet instant je vis pour la première fois d'une façon tout à fait claire la maison que j'avais cherchée toute ma vie. La maison héritée de mon grand-père. Au-dessus de son portail était écrit :

La maison d'Arhondula

Elle n'avait pas de façade, à la place des murs deux vents artificiels qui, dirigés l'un contre l'autre, tenaient entre eux la porte d'entrée. Les vents étaient si forts que je ne pouvais pas tendre mon bras entre eux, comme si justement ils formaient un mur. Ils étaient, évidemment, transparents et de la même force de sorte qu'à l'endroit de leur contact on ne voyait qu'une ligne droite. Dans la maison, à droite de l'entrée s'élevait un mur d'eau. Cette eau n'était pas seulement un mur mais aussi une salle de bain. Devant était posé un banc. A gauche de l'entrée était érigé une cloison de verre réfractaire derrière laquelle se dressait un mur de feu qui montait jusqu'au plafond. Dans une ouverture au milieu de ce mur s'encastrait une cuisinière où l'on faisait cuire des plats et, devant le mur, une table avec huit chaises. Au fond de cette première pièce carrelée de pierres partait un escalier en terre qui en guise de tapis était recouvert d'herbe. L'escalier me mena à l'étage où, comme dans un pré, poussaient un pommier et un citronnier. Entre eux, sur le sol couvert de fleurs on avait laissé une place pour un lit. Mais il n'y avait pas de lit. Derrière apparaissait un mur couvert d'herbe et sur lui un grand cadre sans image. A l'intérieur de ce cadre (c'est à dire du mur) poussaient l'aneth, la menthe sauvage, la sauge et la marjolaine. Je me suis couchée

entre les deux arbres et j'attendis. Pour la première fois je compris que le corps de la femme est un lit. J'étais ce lit. Au moment où les étoiles de la constellation de la Vierge survolaient le toit transparent de ma maison, la lumière de chacune d'elles tomba du ciel sur moi, créant quelque chose comme un manteau en étoiles. Alors je fermai les yeux et j'entendis fleurir le pommier et le citronnier.

Une histoire se construit dans le cœur de la même façon que mûrissent le pommier et le citronnier. Grain par grain, couleur par couleur.

Première édition en serbe :
Dereta, Belgrade, 2000.